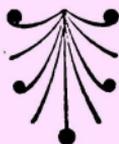


DANIEL GARCIA MANSILLA



LA
JUSTICIÈRE

DRAME EN TROIS ACTES ET EN PROSE



BUÉNOS AYRES

IMPRIMERIE DE PAUL E. CONI ET FILS

680, Rue Perú, 680

M DCCC XCII

Tous droits réservés

LA JUSTICIÈRE

:

DANIEL GARCIA MANSILLA

.....

LA

JUSTICIÈRE

DRAME EN TROIS ACTES ET EN PROSE

:



BUENOS AIRES

IMPRESA DE PABLO E. CONI É HIJOS

680 — PERÚ — 680

M DCCC XCII

A l'illustre critique

JULES LEMAITRE

.

PERSONNAGES

LE COMTE DE SILBERSTEIN, gouverneur du château de Laxembourg.

OTTO, frère de lait du comte de Silberstein.

PRINCE LAJOS • SZÍLAGYI.

LE LÉGAT DU PAPE.

FRITZ, viel ecuyer du Prince de Szilagyi.

ALOÏS, page de la comtesse de Silberstein.

UN PAGE DE LA COUR.

:

LA COMTESSE DE SILBERSTEIN, filleule de l'Impératrice.

MARIE-THÉRÈSE, Impératrice d'Autriche, reine de Hongrie et de Bohême.

MAGDA, nourrice de la comtesse.

LE CAPITAINE DES GARDES DU CHATEAU, OFFICIERS, PAGES et SOLDATS.

• Prononcez *Laios*.

PREMIER ACTE

:

ACTE I

La scène se passe au château de Laxembourg, résidence d'été des Empereurs d'Autriche, à quelques kilomètres de Vienne, vers 1770. A droite, et vers le fond, une terrasse et une aile du château, où sont les appartements du Gouverneur. Le parc magnifique s'étend au fond. A droite et à gauche arbustes et massifs. Un banc de pierre à droite.

: SCÈNE I

Le PAGE BRUN de la Cour et le PAGE BLOND, ALOÏS

LE BRUN

Eh ! bien, vous n'êtes pas trop dépaysé au château, depuis deux jours que vous êtes arrivé ?

LE BLOND

Pas trop. Mais je ne vous cacherai point que beaucoup de choses m'étonnent.

LE BRUN

Vous êtes au service du comte de Silbers-
tein ?

LE BLOND

Non. Je suis page de la Comtesse, qui est
ma tante.

LE BRUN

Elle est bien douce et bien belle, Madame
votre tante ! C'est la filleule de l'Impératrice.

LE BLOND

Moi, je l'adore. Croyez-vous que je ne
connais point mon oncle ! Il y a deux jours
que je suis à Laxembourg, et je ne l'ai pas
encore vu.

LE BRUN

Pas encore vu le gouverneur ? C'est singu-
lier. Entre nous (regardant autour de lui), vous savez,
vous n'avez rien perdu : c'est bien le plus

méchant et le plus désagréable homme qui se puisse voir, soit dit sans vous offenser. Et je regrette qu'il soit votre oncle.

LE BLOND

Moi aussi, allez ! Mais ce n'est pas ma faute. Alors... il est aussi mauvais que vous le dites ? Heureusement je n'ai rien à faire avec lui. Puis, j'espère pouvoir entrer l'année prochaine, au service de Sa Majesté, grâce à l'influence de ma tante.

:

LE BRUN

Avez-vous les quartiers nécessaires ?

LE BLOND

J'en ai à revendre, monsieur, seulement...

LE BRUN

Il n'y a pas de vacances, et, vous ne voudriez pas entrer comme page supplémentaire ?

LE BLOND

Ce n'est pas encore cela.

LE BRUN

Quoi donc, alors ?

LE BLOND

C'est que...

LE BRUN

C'est que... ?

LE BLOND

C'est que... je n'ai pas l'âge !

LE BRUN

C'était donc cela ! (Riant.) Oh ! mais, ce n'est pas la peine de rougir pour si peu, vous savez : c'est un mal qui passe vite, et dont vous allez guérissant chaque jour. Et... quel âge avez-vous ?

LE BLOND

J'aurai douze ans le premier décembre.

LE BRUN

Dans cinq mois. Encore plus d'un an à attendre. Je comprends.

LE BLOND

Vous avez de la chance vous, d'être au service de notre Impératrice ; c'est la plus belle place pour un jeune gentilhomme.

LE BRUN

Oui. Je suis assez content. Puis, Sa Majesté est très bonne ; cela sert toujours : on se forme vite aux habitudes des souverains, on se fait connaître et l'on apprend une foule de choses utiles et curieuses sur tous les gens de la Cour.

LE BLOND

Vraiment ?

LE BRUN

Je vous crois !

LE BLOND

Moi, je me suis décidé à entrer au service de ma belle tante, en attendant d'avoir l'âge pour faire ma demande à Sa Majesté (vous savez que je suis orphelin); et cela vaut mieux que de se casser la tête au Thérésiarum.

LE BRUN

Çà, c'est vrai, et puis l'on avance bien plus rapidement. On peut rendre des services qui vous attachent aux grands. Vous verrez cela plus tard, mon jeune ami, car, nous allons être amis, n'est-ce pas ?

LE BLOND

De tout mon cœur. Je ne vous cacherai point que je me sens un peu seul ici ; puis, vous êtes un page de la cour, et c'est très beau cela.

J'aurai plusieurs fois à vous demander conseil sur une foule d'habitudes et de détails.

LE BRUN

Je me tiens à votre disposition, mon jeune ami, et vous tombez bien, car je suis, cette année, le doyen des pages.

LE BLOND, respectueusement

J'ignorais ce point. Tous mes compliments.

:

LE BRUN

Voyons, avez-vous quelque chose à me demander déjà ?

LE BLOND, regardant autour de lui

Oui... Dites-moi, connaissez-vous le Prince Szilagyi ?

LE BRUN, riant

Si je connais le Prince Lajos ! Je crois bien : depuis cinq ans. Je suis même son ami. C'est

bien le plus beau gentilhomme de la Cour. Sa Majesté, elle-même, trouve qu'il est fort bien à cheval : ainsi, c'est tout dire ! A propos de quoi me parlez-vous du Prince Lajos ? (c'est ainsi qu'on l'appelle).

LE BLOND

C'est que... hier soir, comme je traversais la salle de bal, il m'a arrêté par la manche de mon pourpoint et... m'a donné une lettre pour la Comtesse, ma tante.

LE BRUN

Tiens, tiens ! Et vous avez remis cette lettre ?

LE BLOND .

Pas encore. Je n'osais pas ; puis, je voulais vous demander conseil. Est-ce bien, de remettre ainsi une lettre ?

LE BRUN

Une lettre du Prince Lajos, du beau Prince

Lajos, certainement... La lettre d'un autre, je ne dis pas. Mais le Prince est un très grand seigneur : on dit qu'il a du sang des rois de Hongrie dans les veines.

LE BLOND

Alors vous me conseillez de remettre ce billet à ma tante?

LE BRUN

Vous êtes même déjà en retard.

LE BLOND

Comment ferai-je pour lui remettre la lettre sans qu'on me voie, et sans qu'elle se fâche?

LE BRUN

C'est bien simple. Nous faisons cela tous les jours. Quand vous irez tout à l'heure à la messe, vous porterez son livre d'heures;

glissez le papier dedans : c'est ainsi que l'on a coutume de faire.

LE BLOND

Ah!

LE BRUN, lui tapant sur la joue

Vous êtes délicieusement naïf, vous; mais avec le temps, je crois que vous vous formerez aux habitudes du palais.

LE BLOND, radieux

Croyez-vous? Oh! vous m'aidez, n'est-ce pas?

LE BRUN

Je vous l'ai promis déjà. Mais il faudra m'obéir : n'est pas un bon page qui veut. on entend sonner une cloche). Onze heures moins le quart! (tirant une montre de son gousset). Il va falloir que je vous quitte. C'est le premier coup de cloche pour la messe impériale : je suis de service ce matin.

LE BLOND

Quelle ravissante montre !

LE BRUN

A propos, c'est un cadeau que le prince Lajos m'a fait l'année dernière à l'occasion d'un service que je lui ai rendu... Mais dites-moi, savez-vous s'il est vrai que le Prince de Szilagyi ait fait la cour à votre tante avant qu'elle n'épousât le vilain gouverneur ?

:

LE BLOND

Je ne sais pas. J'étais très petit alors, et je vous répète que je ne connais même pas mon oncle.

LE BRUN

Eh ! bien, il est bon que vous le sachiez : on dit à la cour que le Prince Lajos avait voulu épouser la belle Suzanne, mais que le père s'était opposé au mariage pour des rai-

sons politiques, et avait marié de force sa fille au comte de Silberstein. On dit que la belle Suzanne aimait le prince : c'est naturel, il est si beau !

LE BLOND

Je ne comprends pas très bien ce que vous me dites : cela me paraît très compliqué !

LE BRUN

Dieu, que vous êtes naïf ! soit dit sans vous offenser. Voilà encore que vous rougissez.

LE BLOND

Je rougirai bien plus fort si vous me le faites observer : c'est un terrible défaut, dont je ne puis me corriger.

LE BRUN

On prétend même que le Prince Lajos a quitté sans ordres son régiment de Prague, où il est en garnison, rien que pour revoir la

belle comtesse Suzanne, dont le mari vient d'être nommé gouverneur de Laxembourg. Je vous dis toutes ces choses parce qu'un page doit être au courant de tout ce qui se raconte, ou se pense de sa maîtresse. Tenez, vous ne connaissez pas encore le gouverneur, votre oncle, dites-vous, le voilà qui se promène là-bas. (Le comte et Otto passent au fond, sur la terrasse, engagés dans une discussion animée.) Mettons-nous derrière ce massif. (Tous deux se cachent à gauche.)

LE BLOND

:

Lequel des deux est le Comte? Ils se ressemblent tellement!

LE BRUN

Ah! c'est juste : encore une chose que vous ignorez. Votre oncle, c'est celui qui parle en ce moment, habillé en vert. L'autre, c'est son frère de lait, un manant, qui gère un château à dix lieues d'ici. Tout le monde pense qu'ils sont jumeaux, car ils se ressemblent à s'y

méprendre. Le Comte n'aime pas que ce vilain homme se montre souvent à Laxembourg. Il y vient une fois par mois pour lui rendre compte de ce qui se passe chez lui. Il lui est défendu de porter les cheveux et la barbe comme son maître ; mais il faut croire que, cette fois, Otto n'a pas obéi, parce que je n'ai jamais vu la ressemblance de ces deux hommes comme aujourd'hui.

LE BLOND

Quelle chose si curieuse ! Il me serait impossible de les distinguer, si on les habillait pareils. :

LE BRUN

D'autant plus que ce coquin d'Otto cherche à imiter le Comte dans ses gestes, et jusque dans sa manière de parler. D'ailleurs, on les dit aussi méchants l'un que l'autre, et nous appelons le gouverneur et son frère de lait : le diable et son ombre.

LE BLOND

Cela n'est pas trop poli.

LE BRUN

Bah! ils sont si mauvais tous deux; je vous conseille de les éviter. (Encore un son de cloche.) Cette fois, je vous quitte. Allons, à ce soir! N'oubliez pas la lettre dans le paroissien. Tout à l'heure nous nous verrons de loin à la chapelle.

LE BLOND

Je vais vous accompagner jusqu'aux appartements de Sa Majesté. (Ils sortent tous deux.)

SCÈNE II

LE GOUVERNEUR, OTTO, puis ALOÏS

LE GOUVERNEUR

Et c'est pour me dire ces choses, que tu es arrivé à Laxembourg, sans mon ordre, par

surprise; en portant la barbe et les cheveux comme je t'ai défendu cent fois de le faire : parce que tu me ressemble trop!... En vérité, je ne sais ce qui me retient de te battre!

OTTO

Je m'attendais bien à la colère de Votre Excellence, mais je me suis armé de patience et de courage. Connaissant le cœur et l'intelligence de monsieur le Comte, je suis certain, d'ailleurs, qu'après avoir réfléchi, Votre Excellence se rangera à mon avis, d'autant plus qu'il n'y a rien de mieux à faire.

LE GOUVERNEUR

Que dis-tu, Otto? Ah! ça, est-ce que tu deviendrais fou!...

OTTO

Je crois que non, Excellence.

LE GOUVERNEUR

D'où te vient cette insolence subite? Oublies-

tu à qui tu parles? J'admire ma patience, maintenant! Sais-tu bien que je t'ai tiré du ruisseau, et que du talon de ma botte, je pourrais t'écraser comme une vipère!

OTTO

Je sais que la même femme nous a nourris de son lait!

LE GOUVERNEUR

Misérable! Je te battrais!... Je te fouetterais!...

OTTO

Votre Excellence n'oserait pas; je lui ressemble trop! Il croirait se frapper lui-même...

LE GOUVERNEUR, menaçant

Otto!

OTTO

Excellence, si je vous ai parlé de la comtesse Irma, votre nièce, que j'ai l'honneur de

servir au chateau de Grünenwald, c'est que je suis sûr de ses sentiments à mon égard... tout à fait sûr, Excellence...

LE GOUVERNEUR

Qu'est-ce à dire ?

OTTO

Qu'il faut que j'épouse votre nièce, monsieur le Comte. Il le faut !

LE GOUVERNEUR, levant le bras sur Otto

Tu as osé, toi ! toi !... oh !... lever les yeux
sur une comtesse de Silberstein...

OTTO

Arrêtez, monsieur le Comte !... Doucement, je vous prie. Nous allons nous entendre. (Regardant autour de lui, et, à voix basse.) Monsieur le Comte, connaissez-vous le nommé Hans Löwel ?...

LE GOUVERNEUR, interdit

Hans Löwel ? (une pause) Non !... Après ?

OTTO

Il faudra donc que je rafraîchisse la mémoire de Votre Excellence, d'habitude si lucide... (Mystérieux.) Je veux parler de ce jeune juif que Votre Excellence a envoyé l'an passé en Turquie, porteur de lettres importantes pour Fédmil Pacha.

:

LE GOUVERNEUR, épouvanté

Plus bas ! malheureux ! parle plus bas.

OTTO

Ah ! Je vois que la mémoire de Votre Excellence se dégage... (Ironique.) Oui, l'année dernière, au mois d'avril, monsieur le Comte m'a fait l'honneur de m'éloigner de son château de Grünenwald, sous un prétexte quel-

conque, à seule fin de pouvoir agir plus librement et d'envoyer en secret à Constantinople, les plans de la nouvelle forteresse de Kletz...

LE GOUVERNEUR

Plus bas, plus bas, te dis-je. (Haineux.) Tu es donc le démon en personne, toi?

OTTO, toujours ironique

Votre Excellence a eu tort vraiment de manquer de confiance dans son plus fidèle... ami... son frère.

LE GOUVERNEUR, mouvement. A part

Que dit-il?

OTTO, poursuivant

Son frère... de lait!

LE GOUVERNEUR

Eh bien! parleras-tu? Pourquoi me rappeler ces choses?...

OTTO, même jeu

Il faut croire qu'elles ont quelque intérêt pour Votre Excellence : voilà que monsieur le Comte me prie presque de parler ; tantôt, ne voulait-il pas me battre, pour la même cause ?...

LE GOUVERNEUR

Parleras-tu, Otto ? Ne vois-tu pas que je souffre.

OTTO, à part

:

Parbleu ! c'est pour cela que je ne me presserai point. (Au gouverneur.) Que dirait Votre Excellence, si le messenger était tombé entre les mains de la police impériale ?...

LE GOUVERNEUR, soupirant

Non, non ! pas cela... pas cela. Otto ! Tu ne dirais pas les choses ainsi (lui prenant le bras), n'est-ce pas, Otto ?

OTTO

Ce serait terrible pour Votre Excellence!
(Emphatique.) Un crime de lèse-majesté... de haute trahison, la prison à perpétuité... les mines d'Idrya... (plus bas) ou la potence, peut-être!

LE GOUVERNEUR, le secouant

Parle, démon!

OTTO, idem

Vendre au sultan de Turquie les plans d'une forteresse Autrichienne... Fi donc... le vilain métier!...

LE GOUVERNEUR, à part

Je tuerai cet homme... je le tuerai... (suppliant)
J'avais besoin d'argent, Otto... de beaucoup d'argent!

OTTO

Eh bien?... (une pause) rassurez-vous, mon-

sieur le Comte... Votre Excellence ne court aucun danger pour le moment. Il n'est rien arrivé à son fidèle messenger... et même...

LE GOUVERNEUR, haletant

Et même?

OTTO

La réponse du Sultan et les cinq cents mille florins...

: LE GOUVERNEUR, frappant du pied

Mais, parle donc !

OTTO

Sont en mon pouvoir !

LE GOUVERNEUR

Tu as osé ouvrir ces lettres, et t'approprier ce trésor?

OTTO

Chacun se défend comme il peut, monsieur le Comte.

LE GOUVERNEUR, menaçant

Où sont ces papiers, Otto, ou c'en est fait de toi!

OTTO

C'est selon.... Il faut s'entendre... donnant, donnant... (Énergique.) Consentez, par écrit, à mon mariage avec votre nièce Irma et je vous remettrai les papiers et l'argent : voilà ! Je ne suis venu que pour cela.

LE GOUVERNEUR

Consentir au mariage d'Otto, le chien, avec la comtesse de Silberstein, ma nièce?... Jamais !

OTTO, froidement

Alors, monsieur le Comte, Votre Excellence

sera jugée à la prochaine session du Parlement; car je remettrai les documents turcs au Grand Maréchalat de la Cour!

LE GOUVERNEUR

Misérable! Tu ferais cela?

OTTO

Je le ferai, monsieur le Comte. (Rageur.) Vous savez! j'en ai assez d'être traité par vous comme une bête galeuse, monsieur le Comte!
(Lui prenant le bras.) Regardons-nous!... Nous nous ressemblons terriblement, n'est-il pas vrai?... les mauvaises langues disent que nous sommes jumeaux, monsieur le Comte, et c'est peut-être bien la vérité, après tout; et peut-être aussi, c'est moi qui suis l'ainé!

LE GOUVERNEUR, entre ses dents

Oh! tentation!... il faudrait que je le tue!

(Aloïs, le page, revient et se cache derrière un buisson.)

OTTO

Oui, oui! marmottez vos malédictions, monsieur le Comte, je vous tiens, cette fois, et par saint Stéphane, vous êtes perdu, irrévocablement perdu, si vous n'en passez point par où je veux. (Goguénard.) Traître avec les Turcs... Turc!...

LE GOUVERNEUR, exaspéré, sort un poignard

et court sur Otto

Cette fois!... (lutte)

LE PAGE BLOND, à part

Turc!... Pourquoi ce mot-là cause-t-il tant de colère à mon oncle?... Oh! oh! il va le tuer!... Qu'il est méchant! Sauvons-nous!

(Il sort.)

SCÈNE III

LE GOUVERNEUR, OTTO

OTTO, vivement

Eh! pas de bêtises, monsieur le Comte! j'ai prévu le coup! Vos papiers sont en lieu sûr, et si vous me tuez, vous ne gagnerez rien, car, quelqu'un est chargé de les remettre à la justice, à mon défaut!

:

LE GOUVERNEUR

Qui ça?

OTTO, fièrement

Votre nièce, la jeune comtesse Irma, qui m'aime!

LE GOUVERNEUR, une pause, ricanant

Un piège! un guet-apens!

OTTO

Non, Excellence, mais des conditions : c'est à prendre ou à laisser !

LE GOUVERNEUR

Tu penses me faire peur ?

OTTO

Je ne menace pas, je préviens ! (Plus bas.) Monsieur le Comte, tenez-vous à votre honneur ; moi, je tiens à mon amour ! Si vous me refusez votre consentement par écrit, je vous dénonce.

LE GOUVERNEUR

Ingrat ! (Une pause.) Fou que tu es, ne vois-tu pas que tu te perdrais avec moi ?

OTTO

Et que m'importe ! Je n'ai rien à perdre, et tout à gagner !

LE GOUVERNEUR

Malheureux! Il faudra donc que j'en passe par où tu veux?

OTTO, méchamment

C'est une bien belle place que celle de gouverneur de Laxembourg, et qui conviendrait à merveille à quelqu'un que je sais...

LE GOUVERNEUR

Te tairas-tu, démon!

OTTO

Savez-vous pour quelle raison monseigneur le Prince de Szilagyi a quitté, sans ordres, sa garnison de Prague, monsieur le Comte?

LE GOUVERNEUR

Tentateur!

OTTO

Que si la place est belle, madame la comtesse Suzanne, est bien plus belle encore!

LE GOUVERNEUR, éperdu

Pas ça! Ne touche pas aux anges! Satan!

OTTO, ricanant, à part

Le coup a porté!

LE GOUVERNEUR

Pas un mot de plus... tu vas mentir! (Une pause.) Va-t'en! Demain soir tu auras une réponse, je vais réfléchir. Mais va-t'en, te dis-je, car je pourrais t'étrangler! (Il remonte éperdu et rentre dans le pavillon.)

SCÈNE IV

OTTO, puis ALOÏS

OTTO, seul, se frottant les mains

Tout va bien, tout va bien ! (fausse sortie à droite).

ALOÏS, un son de cloche

Le troisième coup de la messe impériale!
(Regardant autour de lui.) Personne ? (Il sort une lettre de son
pourpoint.) N'oublions pas la lettre ! (Une pause.) Je
vais chercher le livre d'heures. (Il remonte.)

OTTO

Où vas-tu ?

ALOÏS

Mêlez-vous de ce qui vous regarde !

OTTO

Qu'est-ce que tu caches-là ? Tu as volé des
fruits dans le parc ?

ALOÏS

Manant ! Je porte une lettre.

OTTO

Donne-moi cette lettre !

ALOÏS, fièrement

Y pensez-vous ? Vous perdez l'esprit !... c'est une lettre de Monseigneur le Prince de Szilagy!

OTTO, avidement, le saisissant par les épaules

Donne-moi cette lettre, petit !

ALOÏS

Lâchez-moi, ou j'appelle !... grand lâche !

OTTO

Oui, oui, je te conseille de crier : le gouverneur est là (indiquant le pavillon) ; il te battrait ! Allons, pas de bêtises ; donne-moi cette lettre !

ALOÏS, se dégageant, il appelle

Ma tante ! ma tante ! (Il remonte)

OTTO, courant après lui, le rattrape

Tais-toi, gamin ! (Il fouille le page, et prend la lettre.)

ALOÏS, pleurant

Voleur ! (Il ressaisit brusquement le papier qui se déchire en deux et se sauve.) Je le dirai au Prince !

(Otto courant après lui. Aloïs sur le point d'être atteint de nouveau, froisse les morceaux de la lettre et les mange. Il sort.)

:

SCÈNE V

OTTO seul

Le ciel me protège, décidément ! Voyons ce poulet. Elle va bien la Comtesse ; d'autant plus que ce n'est pas d'aujourd'hui. (Lisant.) “ Je vous donnerai ces chères petites lettres innocentes ; mais de grâce accordez-moi un dernier rendez-vous ”.—Malédiction ! Ce nigaud de petit

page a déchiré le reste, précisément quand cela devenait intéressant! Allons, c'est égal, je n'ai pas perdu ma matinée! Je cours montrer ceci à mon très noble maître. Il faut battre le fer pendant qu'il est chaud! (Il remonte vers le pavillon et sort.)

SCÈNE VI

LA COMTESSE, puis LE PRINCE

LA COMTESSE, seule, en blanc, et tenant son livre d'heures
apparaît à la porte de ses appartements; appelant :

Aloïs! mon petit Aloïs, viens prendre mon livre, nous allons être en retard pour la messe!
(Elle avance.) Où sera-t-il, cet enfant? Je ne puis pourtant pas me présenter à la chapelle sans mon page. Il est trop jeune, décidément!
(Elle appelle encore.) Aloïs!

LE PRINCE, sortant de derrière un buisson

Suzanne!

LA COMTESSE

Vous ici! oh, mon Dieu!

LE PRINCE

Vous avez reçu mon billet, Suzanne?

LA COMTESSE

Non! (Baissant la voix.) Lajos! au nom du ciel, retirez-vous! Vous me perdez!

LE PRINCE, lui prenant les mains

! Suzanne! ça été plus fort que moi, je ne pouvais plus attendre! J'oublierai le passé, oui, si vous l'ordonnez, mais ayez pitié de tant d'amour; je suis venue pour vous voir une dernière fois. Accordez-moi ce rendez-vous et je partirai, oui, je partirai, je vous le jure!

LA COMTESSE, très émue

Par pitié, Lajos, va-t'-en! mon mari es là.
(Indiquant le pavillon.) il te tuerait! Lâche-moi!

LE PRINCE

Si tu savais comme j'ai souffert depuis ces deux ans! Tu me dois ce que je te demande, Suzanne, une explication franche et loyale, parce que vois-tu, je ne puis pas t'oublier, moi, je t'adore!

LA COMTESSE

Tu me perds, malheureux ami, va-t'-en!
Oui, va-t'-en, car... (à voix basse) j'ai peur de...
j'ai peur de...!

LE PRINCE lui baisant les mains avec passion

Tu m'aimes, tu m'aimes encore!

SCÈNE VII

LES MÊMES, LE GOUVERNEUR, OTTO

OTTO, sur la terrasse, bas au Gouverneur

Regardez, plutôt!

LE GOUVERNEUR, descendant

Ne vous gênez pas, mes tourtereaux!...
Enfer et damnation! J'ai épousé une courti-
sane!

LA COMTESSE

Je vous jure sur l'honneur...

LE GOUVERNEUR, d'un air ironique

Ne parlez point d'honneur, madame, cela
; ne regarde plus que moi!

LA COMTESSE, à genoux

Oh, mon Dieu, je ne l'avais point mérité!

LE PRINCE

N'insultez pas...! Nous savons ce qu'il nous
reste à faire, monsieur!... Je vous défends de
parler de la sorte à la Comtesse!

LE GOUVERNEUR

En vérité, vous êtes bien dans votre rôle...
Sait-on se battre en Hongrie, Monseigneur ?

SCÈNE VIII

LES MÊMES, ALOÏS, il entre en courant

ALOÏS

Monseigneur, je vous cherchais partout !

LE PRINCE

Tu m'a trahi, petit ! pas joli cela !

ALOÏS, pleurant

Non, non, j'ai mangé la moitié de la lettre,
je vous le jure, Monseigneur ! (Montrant Otto.) C'est
lui qui a tout fait !

LE GOUVERNEUR, enfilant la lettre dans son épée

Défends-toi, voleur! Je vais te signer ton poulet!

LA COMTESSE, se jettant entre les deux épées

Pas ça, mon Dieu! c'est moi qu'il faut frapper! ne vous battez pas pour moi!

LE GOUVERNEUR, la prenant par le bras et la jettant à terre

Hors d'ici! je venge mon honneur! on ne se bat point pour les courtisanes!

LE PRINCE

Rustre! on voit bien que tu es le frère de ton laquais!

LE GOUVERNEUR, à sa femme

Allez à la messe, madame, et priez Dieu pour votre amant! (Croisant le fer.) Mais allez donc, pieuse Comtesse!

LA COMTESSE, se tordant les mains et se jetant de nouveau
entre les épées

Mais tuez-moi, tuez-moi donc !

LE PRINCE

Allez ! noble et honnête femme, ne craignez rien, je saurai vous défendre et vous venger des insultes de ce goujat !

LE GOUVERNEUR, saisissant sa femme par le bras

Mais au nom de tous les diables, madame, allez donc à la messe ! Vous me feriez passer pour Huguenot !

LA COMTESSE, avec un grand geste las

J'obéis ! Dieu fera éclater mon innocence !
(Elle sort.)

LE GOUVERNEUR se fendant

Défends tes jours, chien !

ALOÏS à part

Le misérable ! (Il tire le prince par sa manche.) Appelez-le Turc, Monseigneur, il ragera ! (Il sort en courant et montre de loin le poing au gouverneur.)

SCÈNE IX

LE PRINCE, LE GOUVERNEUR, OTTO, ils se battent

LE PRINCE

A nous deux, laquais !

LE GOUVERNEUR

On ne devrait pas se battre avec les chiens de cette espèce ! On les abat !

LE PRINCE, ironique

Allons ! je n'ai pas le temps de te tuer aujourd'hui, gouverneur ; je vais te faire une petite écorchure simplement, là, à l'épaule !

(Ils se battent.) Nous sommes joliment rouillés à l'escrime, gouverneur... je te donnerai quelques leçons... et d'une!

LE GOUVERNEUR, touché à l'épaule, laisse tomber son épée

Damnation!

LE PRINCE

Rien qu'une petite décoration Turque... il paraît que vous les aimez!

LE GOUVERNEUR, soutenu par Otto

Qu'est-ce qu'il dit, le chien?

LE PRINCE, à part

Le petit page avait raison!... il n'aime pas qu'on le traite de Turc. (A haute voix.) La prochaine leçon quand tu le voudras, gouverneur! Seulement, pour ta gouverne, je te jure que ta femme est digne de respect! (Il sort.)

SCÈNE X

LE GOUVERNEUR, OTTO

LE GOUVERNEUR, assis sur le banc, tente de se lever
mais Otto l'en empêche

Il ment! Arrêtez-le!... arrêtez-le!... (Il agite les
mains, éperdu et retombe épuisé sur le banc.)

OTTO, examinant la blessure

Le mal n'est pas grand, je cours chercher
de quoi bander la plaie. (Il sort.)

SCÈNE XI

LE GOUVERNEUR, seul sur le banc

Du sang! Je suis blessé, là, oui... Et cet
homme connaît mon secret! Je suis perdu!
(Une pause.) A moins que... (Ricanant.) C'est cela,
j'ai le droit de me défendre. (Ironique.) Tu as
prononcé ton arrêt de mort, mon beau Prin-

ce ! (Se touchant l'épaule.) Du sang!.. je n'aime pas le sang!... Oh, comme je souffre ! Qu'est-ce qui me fait tant souffrir ; autre chose que cette blessure ? (Il se lève.) Ah ! je sais ! Suzanne, la pure Suzanne, infâme, comme les autres ! La malheureuse, elle m'a menti depuis le premier jour ; mon rayon de soleil, la seule chose bonne et sainte, dans cet enfer qui fut ma vie ! C'est pour elle que je suis devenu traître ; pour lui avoir des bijoux ! Finie, la clarté de ses yeux ! finie, cette voix douce qui calmait toutes mes terreurs ! Elle mentait, la courtisane ! (Il pleure et se rassied.)

SCÈNE XII

LE GOUVERNEUR, OTTO, avec du linge et de l'eau

OTTO

Asseyez-vous, monsieur le Comte, ne vous agitez pas ainsi, laissez-moi laver et bander cette égratignure.

LE GOUVERNEUR, se jettant sur Otto

Misérable! c'est toi qui m'as tout dit, c'est toi qui m'as volé le repos de mon âme, le bonheur de ma vie! Rappelle-toi le vieux drame d'Othello! Iago, c'est toi Iago, car elle, elle est pure, il faut qu'elle soit pure, je le veux!

OTTO

Vous délirez, monsieur le Comte!

LE GOUVERNEUR

Mais moi, je ne ferai pas comme Othello! Ha! ha! avant d'étouffer Desdémona, je tuerai Iago!

OTTO

Mais calmez-vous donc; vous avez là, beaucoup de monde à tuer, Excellence, et que ferez-vous du Prince, alors?

LE GOUVERNEUR

Le Prince!... Ah! c'est encore toi qui m'as vendu à lui. C'est toi qui lui as livré mon secret. Viens que je te tue! Dans cette affreuse matinée, c'est de toi que me viennent tous les coups qui me déchirent le cœur!

OTTO, se dégageant

Eh non! je n'ai rien dit du tout à personne! Vous ne voyez donc pas que je n'ai aucun intérêt à vous perdre? Je veux votre consentement à mon mariage avec votre nièce, et rien de plus! La colère vous aveugle, monsieur le Comte, les paroles du Prince ne sont qu'une fâcheuse coïncidence! Je vous jure qu'il ne sait rien. Mais songez-y, si le Prince de Szilagyi était au courant de la vérité, il ne se serait pas gêné pour vous le dire, monsieur le Comte. Voyons, calmez-vous, et laissez-moi panser votre blessure!

LE GOUVERNEUR

Dis-tu vrai, Otto? Malheureux, tu m'as trompé si souvent, que je ne puis plus te croire!

OTTO

Encore une fois, je vous le répète, Excellence, je n'ai aucun intérêt à deshonorer l'oncle de ma fiancée, comprenez-le.

LE GOUVERNEUR

C'est juste... j'oubliai ton odieux marché.

OTTO

Alors...?

LE GOUVERNEUR, *se levant*

Alors... tu m'aideras à tuer le Prince de Szilagyi?

OTTO

Un instant! Monseigneur le Prince de Szilagyi est une bien grosse pièce de gibier pour

un pauvre chasseur tel que l'intendant Otto!

(Il se baisse et ramasse quelque chose.) Tiens, une clé!

LE GOUVERNEUR

Une clé?

OTTO

C'est le Prince qui a dû la laisser tomber.

LE GOUVERNEUR

Par saint Stéphane! c'est la clé du pavillon vert où loge le Prince. Je la reconnais à ce trèfle d'or : elle est unique au château.

(Une pause; illuminé.) Otto, veux-tu épouser ma nièce? Veux-tu devenir un jour baron de Heidelberg?

OTTO

A la bonne heure! Nous commençons à nous entendre. Mais, voyons les conditions?

LE GOUVERNEUR, baissant la voix

Tu es un habile serrurier, Otto, je n'ai rien

négligé pour perfectionner ton instruction :
tu sais vingt métiers.

OTTO

Après ?

LE GOUVERNEUR

Prends l'empreinte de cette clef dans un
morceau de cire. Puis, tu la remettras au
valet de chambre du Prince, et demain soir,
il faut que j'aie une clef nouvelle pour entrer
dans le pavillon vert.

OTTO

Ne comptez pas sur moi, monsieur le Com-
te, pour faire disparaître le Prince de Szilagyi ;
je n'ai pas envie de risquer ma peau, à coup
sûr !

LE GOUVERNEUR

Et qui te parle d'assassinat, imbécile !

OTTO

Alors vous oseriez faire le coup vous-même?
Prenez garde !

LE GOUVERNEUR

Ne cherche pas à me comprendre. Aurai-je
la clef ?

OTTO

C'est faisable.

LE GOUVERNEUR, lui prenant le bras

Encore une fois, Otto, tiens-tu à épouser
ma nièce ?

OTTO

Quel regard!... Je sens que nous nous res-
semblons dans ce moment!... Mais pas de
bêtises, monsieur le Comte, car, si je tiens à
ma vie, je pense que vous tenez à la vôtre !

LE GOUVERNEUR

Tu n'a rien à craindre ni moi non plus, te

dis-je, seulement il faut m'obéir. Tout ce que je puis t'assurer, c'est que si je prononce l'arrêt de mort du Prince de Szilagyï, il ne sera exécuté que par la Haute Cour de Justice de Sa Majesté Impériale et Royale.

OTTO

Décidément vous êtes très fort, Excellence!

LE GOUVERNEUR ricanant

Plus fort que tu ne le crois, Otto! (Tous deux remontent dans le pavillon.)

Rideau.

ACTE SECOND

ACTE II

Une galerie du château de Laxembourg ; dans le pavillon vert. La porte de l'appartement du prince de Szilagyî. Il fait nuit. Clair de lune.

SCÈNE I

LE PRINCE et FRITZ

LE PRINCE

Apporte un candélabre!

FRITZ

Tout de suite, Monseigneur! (Il sort.)

LE PRINCE

C'est singulier! Elle n'a pas écrit cette lettre elle-même. A qui donc a-t-elle pu la dicter?

Je reconnais bien son papier pourtant, tout parfumé de maréchale, ce délicieux parfum nouveau que l'on vient de découvrir à Paris, et dont Madame la Dauphine Marie-Antoinette a envoyé trois caisses à son auguste mère, il y a deux ans. Comme la petite Suzanne a été fière quand Sa Majesté lui fit présent du sachet à la maréchale qui, depuis lors, a parfumé toutes ses lettres!...

F RITZ, le flambeau allumé à la main

Voici, Monseigneur.

LE PRINCE

Voyons, relisons ce billet mystérieux. (Lisant.) “ Lajos, il faut que je vous voie cette nuit
“ même. Mon mari menace de me tuer si je ne
“ lui donne ces lettres; il y a encore autre
“ chose que je ne puis écrire. Le Comte sera
“ absent du château toute la nuit. Venez sous
“ mes fenêtres, à deux heures, par l'orangerie:

“car je suis enfermée comme une prisonnière.
“Vous trouverez une courte échelle à quelques
“pas. Si tu m’as jamais aimée, Lajos, sauve
“mon honneur, sauve-moi!”— Rien de plus.
Ceci pourrait bien être un piège. Cet odieux
gouverneur en est bien capable. Mais en ce
cas, Suzanne l’ignore, pauvre ange!... Elle
m’aime! il est indigne de douter d’elle. Ce
rendez-vous, je le lui ai demandé, et si vrai-
ment elle court quelque danger, c’est à moi
de la défendre! Allons! j’adore une femme,
elle m’appelle à son secours, et voilà que
j’hésite à voler auprès d’elle? En vérité je ne
me reconnais point : en route, où l’amour et
l’honneur m’appellent!... Mon manteau, Fritz!

FRITZ

Monseigneur, me permet-il de donner un
conseil?

LE PRINCE

Parle.

FRITZ, présentant un poignard au prince

M'est avis, que ce poignard pourrait être utile à Votre Altesse. Le Comte de Silberstein n'est pas toujours commode, dit-on.

LE PRINCE

Assez, maraud ! Le poignard est une arme lâche ; un gentilhomme n'a besoin que de son épée pour se défendre ! Pose ce stylet sur la table et me donne mon manteau.

FRITZ

Pourtant, Monseigneur ?...

LE PRINCE

Obéiras-tu !

FRITZ

· Tout de suite, Monseigneur, tout de suite !

(Il sort.)

LE PRINCE

Il ne doit pas être loin de deux heures. Voilà que le cœur me bat comme à un jeune page ! Chère Suzanne, est-il possible que je ne sois pas déjà sous ta fenêtre ? Quel doute stupide m'a traversé l'esprit tantôt ? Bien sûr que la raison est la plus grande ennemie de l'amour ! O Roméo ! prête-moi tes accents !...

FRITZ

J'aurais encore quelque chose à demander à Monseigneur.

LE PRINCE

Dépêche-toi. Tu me feras mourir d'impatience !

FRITZ

C'est pour la clef, Monseigneur.

LE PRINCE

Oui, je sais, j'ai perdu la clef du pavillon.

FRITZ

Un page de la cour me l'a rapportée, Monseigneur, et il l'a ramassée à la chapelle.

LE PRINCE

A la chapelle?... C'est singulier... N'importe, c'est bien. Alors tu peux ne pas m'attendre.

FRITZ

Parce que, Monseigneur... ma fille Rose est encore ici jusqu'au point du jour. Elle prendra la diligence pour s'en retourner demain matin à quatre heures. :

LE PRINCE

Et tu veux encore passer la nuit à causer avec elle, aux cuisines ?

FRITZ

Oui, Monseigneur, si Votre Altesse n'a pas besoin de moi ?

LE PRINCE

Va, mon garçon, va et reste toute la nuit avec ta fille. Tiens, tu lui donneras ceci de ma part, en souvenir des bonnes parties que nous avons faites pendant mon enfance.

(Il lui donne une bourse.)

FRITZ

Merci, Monseigneur, et merci pour ma petite Rose.

LE PRINCE

C'est bon, c'est bon !

FRITZ

Monseigneur... !

LE PRINCE

Quoi, encore ?

FRITZ

Il faut que je remette la clef à Monseigneur pour qu'Il puisse rentrer avant moi.

LE PRINCE

Dépêche-toi!

FRITZ

Le temps de refermer la porte, et je rejoins Monseigneur! (Tous deux sortent.)

SCÈNE II

LE GOUVERNEUR

Il ne m'ont pas vu. Otto avait raison : le piège de la lettre réussit à merveille. Tout s'arrange à souhait. Maintenant, voyons la clef... Dire que tout dépend de ce petit instrument de fer! Il s'approche de la porte et s'arrête en écoutant.) Qu'est-ce cela?... (Un temps.) Malédiction! La ronde de nuit! Je n'avais pas pensé à cela! Malgré le clair de lune, je n'ai pas été vu par le Prince, ni par son valet... J'ai eu le temps de me rejeter dans l'ombre. Mais impossible d'échapper aux regards des soldats de la

ronde, ils ont des torches et je serai découvert. Allons ! de l'aplomb, il ne faut pas que pour une demi douzaine de soudards, la vengeance m'échappe !

SCÈNE III

LA RONDE, portant des torches. LE GOUVERNEUR

LE CAPITAINE (à ses hommes).

Halte ! (au Comte) Qui vive ?

LE GOUVERNEUR

“ Gloire à Marie-Thérèse, Empereur et Roi ! ” ... Hé, capitaine Berchtold ?

LE CAPITAINE

Monsieur le Gouverneur ! Pardon, Excellence, je ne vous avais point reconnu !

LE GOUVERNEUR

Cela n'a rien d'étonnant. J'ai rendez-vous

ici, tout à l'heure, avec Monseigneur le Prince de Szilagyî. C'est bien son appartement, n'est-ce pas ? (Indiquant le porte du pavillon.)

LE CAPITAINE

Oui, Excellence.

LE GOUVERNEUR

Quelle heure est-il ?

LE CAPITAINE

Deux heures viennent de sonner à l'horloge de la chapelle, monsieur le Comte, et nous avons croisé, il y a cinq minutes son Altesse le Prince de Szilagyî.

LE GOUVERNEUR

C'est bien cela. Je vais l'attendre chez lui. (Essayant d'ouvrir la porte.) La porte est fermée, le Prince aura sans doute emporté la clef... Avez-vous un passe pour ouvrir cette porte, capitaine ?

LE CAPITAINE

Non, Excellence. Il n'y a qu'une seule clef dans tout le château pour le pavillon vert, et c'est Son Altesse qui l'a; cette clef a même été perdue hier, et c'est un de mes hommes d'armes qui l'a rendue à un page.

LE GOUVERNEUR, indifférent

Ah! elle a été perdue et retrouvée?

LE CAPITAINE

Oui, Excellence, dans la tribune de la chapelle.

LE GOUVERNEUR

Il faudra faire changer cette vieille serrure, capitaine, car cet incident peut se reproduire, et cette clef doit être fort difficile à refaire.

LE CAPITAINE

J'y veillerai, Excellence. Nous pouvons res-

ter avec monsieur le Comte, jusqu'au retour de Son Altesse, car ces couloirs sont déserts.

LE GOUVERNEUR, souriant

Et je pourrais ajouter que je suis sans armes ; mais cela est inutile. Il fait clair de lune et le Prince ne peut tarder.

LE CAPITAINE

Comme il plaira à Votre Excellence.

LE GOUVERNEUR

A propos, Berchtold, par où continuez-vous votre ronde, à présent ?

LE CAPITAINE

Par le vieux cloître et l'orangerie, Excellence.

LE GOUVERNEUR

Commencez donc d'abord par les apparte-

ments de Sa Majesté, pour finir au petit jour par l'orangerie.

LE CAPITAINE

Il sera fait selon vos ordres, Excellence.

LE GOUVERNEUR

Oui, c'est mieux ainsi.

LE CAPITAINE, (à ses hommes).

En avant! marche!... (Au Comte) Dieu garde
Votre Excellence!

LE GOUVERNEUR

Bonne nuit, capitaine!

LE CAPITAINE

Bonne nuit, Excellence! (La ronde sort.)

SCÈNE IV

LE GOUVERNEUR, seul

Comme cela, ces braves gens vont nous laisser tranquilles, et, de plus, ils pourront me servir de témoins, le cas échéant. Maintenant, je n'ai plus une minute à prendre, car Otto ne va pas tarder. (Il ouvre la porte et disparaît. Un temps. Il reparaît.) La lune conspire avec moi! Je n'ai pas eu besoin de battre le briquet. (Montrant un poignard.) La première chose que j'ai trouvée sur la table, c'est ce petit poignard aux armes mêmes du Prince. (Il referme la porte précipitamment.)

SCÈNE V

LE MÊME, OTTO

OTTO

Pourquoi refermez-vous la porte, monsieur le Comte?

LE GOUVERNEUR

Tu m'a fait une jolie peur, imbécile!

OTTO

Pas si bête que tout cela, s'il vous plaît : à preuve que sans l'imbécile, vous n'ouvriez point cette porte!

LE GOUVERNEUR

C'est juste. Tu es un maître serrurier, Otto, mais nous n'avons pas une minute à perdre.

OTTO

Oh! vous pouvez être tranquille, allez! je viens de retirer l'échelle que notre galant a planté sous les fenêtres de la Comtesse, et il leur faudra bien un bon quart d'heure pour attacher deux draps de lit, qui permettront au Prince de redescendre.

LE GOUVERNEUR

Oui, parce que sur ton conseil, j'ai enfermé ma femme à clef chez elle.

OTTO

Quant à Fritz, le valet du Prince, il est installé là-bas, aux cuisines, et il en a pour toute la nuit.

LE GOUVERNEUR

Bon cela !

OTTO

Monsieur le Comte, la lettre que je vous ai écrite pour le Prince, en contrefaisant l'écriture de votre femme, cette lettre vaut bien le bout d'écrit que je vous demande avec tant d'insistance.

LE GOUVERNEUR

Mon consentement à ton mariage avec ma

nièce Irma ? Je t'ai déjà dit que je te donnerai ce papier demain.

OTTO

C'est cela : après que le coup de ce soir aura été fait, n'est-ce pas ? et que vous m'aurez fait arrêter comme l'assassin du Prince de Szilagyi ?

LE GOUVERNEUR

Imbécile, quand je te répèterai que tu n'as aucun risque à courir.

OTTO

Alors expliquez-moi pourquoi vous m'avez fait prendre ce déguisement ! (Rejetant son manteau.) Sauf le manteau et le chapeau, me voilà habillé des pieds à la tête avec l'un de vos costumes. Or, la ressemblance aidant, n'importe qui me prendrait pour le comte de Silberstein ! Et vous donc, Excellence, dans quel but avez-vous revêtu mes effets à moi ?

Ce n'est pas simplement pour vous amuser, je pense? Nous ne sommes plus en carnaval?

LE GOUVERNEUR

Dans un instant, tu vas comprendre..

OTTO, s'obstinant

Je vous déclare que je ne fais pas un pas de plus avant que vous ne m'ayiez expliqué tout net quel est votre plan.

LE GOUVERNEUR

T'imagines-tu que je veux te laisser tuer le Prince, habillé comme tu l'es? Tu es fou!

OTTO

Non. Mais c'est vous revêtu du costume d'Otto, qui allez faire le coup, pour reprendre demain bien vite votre véritable rôle, et me laisser pendre comme un chien!

LE GOUVERNEUR, riant

Tu n'y es pas.

OTTO

Peu m'importe, monsieur le Comte! Je vous jure que je ne toucherai pas à un cheveu du Prince! Je vous jure que si vous le tuez cette nuit, je me ferai passer pour vous: ou bien, je serai désormais le comte de Silbersstein, ou bien, je vous dénonce comme traître à la Justice Impériale!

LE GOUVERNEUR

Tout cela ce sont des mots, Otto!

OTTO

Je n'ai pas fini, monsieur le Comte, et si vous croyez que j'ai été assez naïf pour accepter de prendre ce déguisement, et de me trouver seul à seul avec vous dans ce coin du château, à une pareille heure de la nuit, sans

autre objet que celui de vous servir d'instrument de vengeance, vous vous êtes singulièrement trompé, monsieur le Comte, et vous connaissez bien mal Otto!

LE GOUVERNEUR

Qu'est-ce à dire?

OTTO, énergique

Que je ne vous quitterai pas sans que vous ne m'ayiez donné, en dûe forme, le consentement que je vous demande.

LE GOUVERNEUR

Comment? Ici, à cette heure?...

OTTO

Oui, là, tout de suite, dans la chambre du Prince, où il y a tout ce qu'il faut pour écrire, je le sais.

LE GOUVERNEUR

Mais, tu as ma parole.

OTTO, sortant brusquement un couteau

J'ai plus de confiance en ceci, que dans la parole de Votre Excellence!

LE GOUVERNEUR

Rentre cette arme, Otto. Il faudra bien que je fasse ce que tu veux. D'ailleurs maintenant ou demain... Tiens, prends la clef pendant que je bas le briquet.

(Otto se penche sur la serrure pour ouvrir la porte, en ce moment le gouverneur lui donne un coup de poignard.)

LE GOUVERNEUR

Voilà quel était mon plan, misérable!

OTTO, qui est tombé à la renverse, entre ses dents

Canaille! J'aurais dû m'en douter!

LE GOUVERNEUR, penché sur lui, l'examinant

Il meurt, il meurt, j'ai tranché la carotide !

OTTO, râlant

Irma... me... ven... ge... ra!...

LE GOUVERNEUR

Il le fallait bien ! le misérable en savait trop long. Quelle étrange destinée ; c'est la fatalité qui l'a voulu !... Pas une goutte de sang... Ah ! il faut que je lui mette mon collier d'or... c'est cela. (Il le lui passe.) N'oublions pas le manteau ni le chapeau ! (Poussant la porte, il traîne le corps par les pieds jusque dans la chambre et jette par dessus son chapeau et son manteau, après quoi il referme à clef.) A présent, allons jeter la clef dans un puits. (S'examinant.) Très proprement faite cette besogne ! Pas une goutte de sang ! Oh ! je n'aime pas le sang ! (Il ramasse le chapeau et le manteau d'Otto, dont il s'affuble.) Monseigneur le Prince de Szilagyï a assassiné cette nuit, dans ses propres apparte-

ments, Son Excellence le comte de Silberstein!...

SCÈNE VI

LE PRINCE, LE GOUVERNEUR

LE PRINCE, entrant

Qui va là?... Ah! c'est toi, polisson! (Apercevant le gouverneur qu'il prend pour Otto.) Qu'est-ce que tu fais ici à pareille heure, mauvais drôle?

LE GOUVERNEUR, contrefaisant Otto

Ne vous emportez pas, Monseigneur. Je venais voir, de la part de ma maîtresse, la comtesse de Silberstein, si monsieur le Comte n'était point chez Votre Altesse: il paraît que mon maître avait rendez-vous ici.

LE PRINCE

Tu mens! ce n'est pas la Comtesse qui t'envoie.

LE GOUVERNEUR, ironique

Comment Votre Altesse peut-elle le savoir ?
Je viens de chez madame la Comtesse, de ce
pas.

LE PRINCE, furieux le saisissant par les épaules

Coquin ! et moi aussi, je viens de chez la
comtesse Suzanne, et c'est toi qui as retiré la
courte échelle de dessous la fenêtre : je t'ai
vu ! (Le secouant.) Mais si tu as le malheur de
souffler mot, tu auras à faire à moi !

LE GOUVERNEUR

Lâchez-moi, Monseigneur, lâchez-moi ! Je
ne dirai rien ! (A part, haineux.) Le misérable, il
vient de me frapper sur l'épaule blessée ! Va,
va, mon beau Prince, ma vengeance n'est
pas loin ! (Il sort.)

SCÈNE VII

LE PRINCE, seul

Que pouvait faire cet homme rôdant autour du pavillon ? Il m'espionne sans doute de la part de son maître. Je crains un piège. Je ne sais quel pressentiment me trouble. La lettre qui m'appelait au rendez-vous n'était pas de Suzanne : elle ne m'attendait point, et son étonnement a été grand en m'apercevant. Bien sûr le gouverneur machine quelque odieux guet-apens. Puis, cet Otto qui arrive à point pour retirer l'échelle et me couper la retraite... Il faudra que demain j'aie le cœur net sur cette ténébreuse intrigue. N'importe ! Je suis heureux d'avoir pu voir la pauvre Suzanne, de l'avoir consolée un peu ! (Il frappe à sa porte.) Holà, Fritz ! Ah, c'est vrai, j'oubliais que Fritz est aux cuisines, et que c'est moi qui ai la clef. (Il ouvre la porte.) Je n'ai pas mon briquet ;

heureusement qu'il fait clair de lune. (Il disparaît dans la chambre; parlant à l'intérieur.) Ah, mon Dieu! qu'est-ce que c'est que ça!... Un homme étendu par terre! (Un temps.) Du sang! Il a été commis un meurtre dans ma chambre! C'est Fritz, peut-être, blessé? (Un temps.) Non, il a une épée! (Ressortant.) Mon Dieu, mon Dieu, et ce Fritz qui n'arrive pas! Par saint Népomuc, je gagerais que c'est Otto qui a fait le coup! Il faudrait du secours, mais qui va m'entendre à une pareille distance!... Et je n'ai pas mon briquet. (On entend une sonnerie militaire au loin. Le jour commence à poindre.) Que faire? Je sens planer un malheur sur moi! (Il rentre dans la chambre.) Peut-être que l'infortuné n'est pas mort!... Oh! quel châtiment que les ténèbres! (Un temps.) Le corps est déjà froid! Rien à faire, et Fritz qui n'arrive pas! (Un temps.) Juste ciel! (Il ressort.) Non! J'aurais mal vu... j'ai cru reconnaître le gouverneur! Ce serait trop horrible! (Un temps.) Nuit maudite, quand donc t'achèveras-tu?... J'ai vu bien des batailles, affronté des

dangers de toute espèce, jamais pourtant je n'ai senti ce terrible frisson! Est-ce que... j'aurais peur? (Seconde sonnerie militaire. Le jour grandit.) Si je tentais d'appeler, tout de même? Je vais refermer la porte et aller chercher du secours... mais alors on pourra croire que!... J'entends des pas! Quelle chose terrible doit être le remords d'un meurtrier, si la possibilité d'un soupçon vraisemblable peut faire ainsi trembler un honnête homme... un soldat! (Appelant.) Fritz, Fritz, est-ce toi?

SCÈNE VIII

LE MÊME et FRITZ

FRITZ

Oui, Monseigneur, qu'y a-t-il?

LE PRINCE

Un malheur, Fritz, un affreux malheur!

FRITZ

Monseigneur, serait-il blessé?

LE PRINCE

Eh! il s'agit bien de moi! (Indiquant sa chambre.)
Là!... un homme assassiné! De la lumière,
vite de la lumière! (Fritz entre dans la chambre et allume
un candélabre.)

FRITZ

Seigneur Dieu! Le comte de Silberstein,
avec un poignard dans le cou!

LE PRINCE, entrant

Par mon saint Patron, je ne m'étais pas
trompé!

FRITZ

Il est bien mort allez, Monseigneur! (Tous deux
ressortent.) Que faut-il que je fasse?

LE PRINCE, très ému

Je ne sais pas... Je perds la tête... Conseille-moi, Fritz.

FRITZ

Si je le mettais dans un sac, Monseigneur?... Je pourrais le porter à la diligence... ma petite Rose qui s'en va justement...

LE PRINCE

O, mon Dieu!

FRITZ

Et vous, Monseigneur, fuyez!

LE PRINCE

Fritz!... Fritz! Ce n'est pas moi qui ai tué cet homme. (Lui prenant les mains.) Dis que tu me crois, Fritz, dis-le, car c'est épouvantable ce doute!

FRITZ

Mon maître bien aimé, je vous crois. (Lui baisant les mains.) Ma vie est à vous, Monseigneur, disposez de moi ; mais, de grâce, il faut agir, car le jour vient.

LE PRINCE

Je suis arrivé ici, j'ai ouvert la porte qui était fermée à clef.

FRITZ

Oh ! pour ça, Monseigneur, je suis certain de l'avoir bien fermée.

LE PRINCE

Après notre départ quelqu'un s'est introduit dans le pavillon.

FRITZ

Il n'y a qu'une seule clef au château pour ouvrir cette porte.

LE PRINCE

Et par les fenêtres ?

FRITZ

Elles sont toutes grillées, Monseigneur...
mais il faut agir. (Il rentre dans la chambre.)

LE PRINCE

Mon Dieu, je sens que je ne sortirai plus
de ceci !

FRITZ, il paraît de nouveau

Du courage, Monseigneur... c'est le poi-
gnard que j'avais offert à Votre Altesse, qui
a servi au meurtre. Il était resté sur la table.

LE PRINCE

Alors, Fritz, je suis perdu !

FRITZ

Je vais arracher ce poignard, Monseigneur !

LE PRINCE, le retenant

Garde-toi de toucher aux morts, Fritz, c'est un sacrilège! Va... appelle du secours il faut que le sort s'accomplisse!

FRITZ

Fuyez, Monseigneur, et laissez-moi répondre du crime. Qu'est-ce que ma vie comparée à celle de Votre Altesse! Je suis tout à vous! disposez de moi... Tenez, il me semble, Monseigneur, que c'est ma petite Rose qui m'ordonne d'agir ainsi!

LE PRINCE

Depuis quand le serviteur va-t-il en remonter à un Prince de Szilagy! Merci, Fritz. (Il lui tend la main.) Je n'ai jamais douté de ton dévouement. Va, appelle la garde!

FRITZ, à genoux

Mon maître bien aimé, vous ne pourrez pas vous défendre!...

LE PRINCE

Va, Fritz, je te l'ordonne, il y a une justice là-haut, et il faut que tout s'explique. Va, Fritz. (Fritz sort.)

SCÈNE X

LE PRINCE, seul

Dieu tout-puissant, tu es la vérité, je confie en toi, quelque terribles que soient les apparences qui m'accablent, l'innocence se fera jour. Une seule pensée me déchire le cœur : dans ce drame diabolique, dont plus d'un côté m'échappe, quel a été le rôle de Suzanne?... Par dessus tout, mon Dieu, je vous en conjure, faites qu'elle soit loyale et vraie ! Je ne crains pas les supplices, non, mais l'idée de sa trahison, me ferait douter de vous même, ô Dieu !... On vient.)

SCÈNE XI

LE PRINCE, LA RONDE, puis FRITZ

LE CAPITAINE

Votre Altesse, m'a fait appeler ?

LE PRINCE

Oui, Monsieur. Le comte de Silberstein, gouverneur du château, a été assassiné cette nuit dans mes appartements. En rentrant chez moi, j'ai ouvert la porte, que mon domestique avait fermée à clef, et je me suis trouvé en face du cadavre.

LE CAPITAINE

Un peu après deux heures, nous avons rencontrés, mes hommes et moi, Son Excellence le comte de Silberstein, en face votre porte qui était fermée à clef. Son Excellence a dit avoir un rendez-vous avec Votre Altesse.

Monseigneur n'ignore pas qu'il n'y a qu'une seule clef dans le château, pour pénétrer dans le pavillon vert.

LE PRINCE, avec hauteur

Capitaine, vous n'avez aucune autorité pour m'adressez la parole comme vous le faites, je vous dispense de vos remarques. Vous ferez votre rapport au Chambellan de service. Veuillez faire garder la porte du pavillon par vos hommes. Je me constitue votre prisonnier, conduisez-moi au corps de garde!

SCÈNE XII

LES MÊMES. LE GOUVERNEUR

LE GOUVERNEUR

Qu'est-ce que l'on me dit? Mon noble maître a été massacré cette nuit chez le Prince de Szilagyi. (Se tordant les mains.) Que vais-je devenir à présent?

LE PRINCE

Misérable! C'est toi qui es l'assassin!

LE GOUVERNEUR

Mon Dieu, peut-on dire des choses pareilles! Et comment serais-je entré dans le pavillon, Monseigneur? J'ai passé toute la nuit aux cuisines! Fritz m'y a vu, n'est-ce pas Fritz?

LE PRINCE

Misérable, vous étiez tous d'accord!

LE GOUVERNEUR

Mais regardez vos mains, Monseigneur, elles sont encore pleines de sang.

TOUS

C'est vrai!

LE GOUVERNEUR

Mon maître, mon maître bien aimé, je veux

le voir ! Oh ! ma pauvre maîtresse, comme elle va pleurer ! (Il veut entrer dans le pavillon, les soldats le repoussent.)

LE PRINCE

Comédien ! (A part.) Je suis perdu !

FRITZ

C'est moi qui suis le coupable, arrêtez-moi !

LE PRINCE

Tu es fou, Fritz. Ton dévouement ne sert qu'à me perdre ! (Au capitaine.) Allons, monsieur, montrez-moi le chemin : je vous suis !

FRITZ

Monseigneur ! Monseigneur ! (Ils sortent.)

SCÈNE XIII

LE GOUVERNEUR, seul

Tu as ton compte, mon beau prince! Et maintenant, veillons sur la femme!

Rideau.

ACTE TROISIÈME

ACTE III

Une grande chambre dans l'hôtel des Comtes de Silberstein, à Vienne, derrière l'arsenal. Fenêtres au fond, un prie-dieu surmonté d'un crucifix à droite, portes à droite et à gauche. Un grand fauteuil armoiré.

SCÈNE I

LA COMTESSE et MAGDA (en grand deuil)

MAGDA, soutenant la comtesse

Ma noble petite maîtresse, quelle imprudence ! Le docteur va se fâcher !

LA COMTESSE

Je vais beaucoup mieux te dis-je. Regarde, je marche toute seule ! (Elle se dégage des bras de sa nourrice et va s'asseoir dans un grand fauteuil.)

MAGDA

Ça n'a pas le sens commun ! Après trois semaines de délire à croire que vous étiez folle !

LA COMTESSE

Ma petite Magda, je t'en supplie !

MAGDA

C'est qu'il faut vous voir, plus pâle qu'un cierge de la Chandeleur ! Quand je vous dis que vous avez la fièvre... Et tout ça, parce que le bon Dieu l'a délivrée d'un ours comme était feu monsieur le Comte, et quant à l'autre...

LA COMTESSE

Magda, je te défends de parler ainsi ; l'âge et la fatigue te troublent, ma vieille nourrice. Tiens, embrasse-moi et va prendre du repos. Voilà bien des nuits que tu me veilles !

MAGDA

Cher ange ! Ça me tourne le sang aussi de te voir tant pleurer, madame la Comtesse !

LA COMTESSE

Va, ma petite mère, j'ai besoin d'être seule.

MAGDA, attendrie, s'essuyant les yeux

Sa petite mère !... Tu ne t'agiteras pas trop au moins, madame la Comtesse ?

LA COMTESSE

Non, te dis-je, va ! (Magda sort.)

SCÈNE II

LA COMTESSE, seule, elle se lève

C'est aujourd'hui dimanche. Je n'entends pas les cloches de Saint-Dominique. (Elle s'approche de la fenêtre.) C'est là qu'il est enfermé... derrière ces affreuses murailles rouges ! Lajos !

Lajos, ! mon amour... Courage! Je te sauverai! Entends-moi... Réponds-moi! (Elle redescend.) Il y a aujourd'hui un mois de cette affreuse catastrophe : oh, ce matin terrible : le corps de mon mari plein de sang... les regards de la foule, cet odieux Otto!... mon entrevue avec l'impératrice, ô tortures inutiles! Tout cela a été en vain. (Un silence.) Depuis un mois je ne l'ai pas revu, sauf dans mon délire. (Elle pleure.) Aloïs tarde beaucoup ce me semble, peut-être est-ce bon signe, il aura trouvé le Cardinal... il aura vu Lajos! Ah! quel supplice que l'attente!... Comme Lajos doit être changé!... Que va-t-il me répondre?... (En regardant le crucifix.) Tu as souffert, toi, aie pitié de ce que j'endure. Tu le sauveras, mon Dieu, j'espère en toi. (Elle s'agenouille.) Je suis si lasse, donne-moi la force de continuer la lutte au moins!

SCÈNE III

LA COMTESSE, L'INTENDANT, puis LE LÉGAT

L'INTENDANT, annonçant

Son Excellence, le Légat!

LA COMTESSE

Qu'il entre! Qu'il entre! (L'intendant se retire un instant et livre passage au Légat.) (A part.) Mon cœur bat à se rompre (au Légat). Mon père!...

LE LÉGAT

Madame, Dieu seul est grand, a dit Bossuet...

LA COMTESSE, avec un cri

Il est condamné?... Vous vous taisez... Ah! Dieu n'est pas bon! (Elle pleure.)

LE LÉGAT, lui prenant les mains

Calmez-vous, ma fille, calmez-vous, confiez dans Celui qui a fait votre cœur, et qui lui a donné toute la pitié et toute la tendresse qu'il renferme...

LA COMTESSE, nerveuse

Votre Excellence a raison, je défaille au moment même où j'aurais besoin de tout mon courage, de toute ma foi aussi... O! vous qui avez été si bon pour moi, mon père, ne m'abandonnez point... Au nom de ce Dieu même, que vous servez, aidez-moi de vos lumières, sauvez-le; mon père, sauvez-le!

LE LÉGAT, à part

Pauvre femme! Vous savez, ma chère enfant, quels nœuds m'attachaient à feu votre noble mère. Ne doutez pas une minute de mon zèle pour vous... pour lui aussi, que je crois innocent.

LA COMTESSE

Oh ! n'est-ce pas ? Oui, il est innocent, mais cela éclate aux yeux. Dieu vous bénisse pour ces paroles. Vous le croyez innocent, et moi j'en ai la conviction. Allez-le dire, mon père, allez dire que vous, Légat apostolique de notre Saint Père le Pape, vous êtes certain de l'innocence de Lajos, que vous le jurez, que...

LE LÉGAT

Hélas ! Vous savez vous-même que cela est impossible. Les preuves sont accablantes. J'ai parlé, oui, plus même que je n'aurais dû le faire peut-être, mon rôle d'Envoyé du Saint Père est fort délicat auprès de la Cour. Je ne me suis que trop avancé déjà, et je crains même que le Cardinal Secrétaire d'Etat ne réprimande mon zèle. Je l'ai fait pour vous, ma chère enfant. Pour le souvenir de votre sainte mère... hélas en vain !

LA COMTESSE

Mais il y a encore le recours en grâce ! J'oubliais le recours en grâce. Ah ! si ma bien aimée maîtresse était encore ici, l'Archiduchesse Marie-Antoinette, si bonne, si douce... elle m'appuierait auprès de l'Impératrice, mais elle est loin, à Paris... Je lui ai écrit il y a un mois, la suppliant d'intercéder pour Lajos, et... rien... rien, pas de réponse ! En quatre semaines un courrier a le temps d'aller et de revenir de Vienne à Paris... n'est-ce pas ? (Un silence.) Oh ! je sais, je sais... vous n'avez pas confiance à cause de ce méchant abbé de Vermond, précepteur de mon ancienne maîtresse, qui intercepte ses lettres. Oh ! il semblerait que le ciel lui-même conspire contre nous !

LE LÉGAT

Ne blasphémez pas, mon enfant, Dieu est le maître des destinées humaines.

LA COMTESSE, sans entendre

Cet cruel abbé, un être vil et rampant. Il détestait Lajos parce qu'un jour il l'avait appelé "courtisan". Tenez! quelque chose me dit que c'est cet homme qui a intercepté la réponse de la Dauphine Marie-Antoinette!

LE LÉGAT

La douleur vous égare, ma fille! N'accusez pas gratuitement l'abbé de Vermond de vouloir perdre le Prince!

LA COMTESSE

Mon Dieu, mon Dieu! Quand je vous dis qu'il est innocent, enfin! (Elle entraîne le Légat devant le prie-dieu.) Par le salut éternel de Lajos et par le mien, mon père, je vous jure que je n'ai jamais été la maîtresse du Prince de Szilagyi!

LE LÉGAT

Calmez-vous, au nom du ciel!

LA COMTESSE

Je l'ai aimé, oui, et je l'aime encore de toutes les forces de mon âme, avec toutes les fibres de mon cœur ! Depuis ma plus tendre enfance. Le château de mon père et le sien étaient voisins, sur la frontière de Hongrie. Petits enfants, nous jouions ensemble chaque jour, et l'amour a grandi dans nos deux cœurs en même temps, pur, noble, vrai. Puis il est parti pour devenir officier dans la garde, à Vienne. Nous nous écrivions tous les jours... J'ai prié cet homme, mon père, comme je priais Dieu, je confondais leurs deux images : Lajos était mon fiancé, ma pensée, ma vie!...

LE LÉGAT

Hélas!...

LA COMTESSE

Vous savez le reste. La mort de ma pauvre mère, mon père venant brusquement me

chercher pour m'emmener à Vienne. Sa haine pour Lajos, parce qu'il était Hongrois, et parce que ma pauvre mère, hélas! avait désiré cette union. Mes larmes, mon désespoir, puis une résignation subite et complète comme une léthargie, qui précède la folie : après un dernier rendez-vous avec Lajos, qui me jura de n'aimer que moi seule, et me conseilla d'obéir à mon père... Je ne sais quelle influence mystérieuse et divine Lajos a toujours exercée sur moi! Je devine sa pensée, je pressens son arrivée. Tenez, il m'appellerait maintenant même, que rien ne m'empêcherait d'aller à lui... mais il ne m'appelle pas, mais il ne veut plus me revoir... Il ne m'aime plus! (Elle sanglote.) C'est cela qui me tuera!

LE LÉGAT

Pauvre noble et sainte créature. (A part.) Jamais, je n'aurai le courage de lui dire la vérité.

LA COMTESSE, se remettant

J'entrai comme dame d'honneur au service de l'archiduchesse Marie-Antoinette; un an plus tard, sur l'ordre de mon père, j'épousai le comte de Silberstein, que je n'avais jamais vu, que je n'aimais pas. Tout ce qu'une honnête femme, tout ce qu'une chrétienne fervente peut faire pour briser cet amour d'enfance, je l'ai tenté, Dieu m'en est témoin.

LE LÉGAT

Le Seigneur n'éprouve aussi cruellement que les âmes qu'il aime entre toutes !

LA COMTESSE

Pendant les deux années qui suivirent mon mariage, je n'ai pas revu Lajos, ni entendu parler de lui, car mon mari, jaloux de mes succès à la Cour, me tenait enfermée toute l'année au château de Grünenwald. Le comte savait peut-être rien de mon enfance.

LE LÉGAT

Ces choses vous agitent ma fille, à quoi bon revenir sur des douleurs passées. Offrez-les à Dieu, et résignez-vous.

LA COMTESSE

Mais il faut que vous sachiez. Quand il n'y aurait qu'un seul être au monde capable d'être convaincu de l'innocence de Lajos, mon devoir est de l'éclairer.

LE LÉGAT

Hélas ! Dieu seul connaît le fond de cette ténébreuse affaire !

LA COMTESSE

Il y a six mois, mon mari fut nommé gouverneur de Laxembourg. Lajos, sous un prétexte quelconque vint saluer l'Impératrice : en réalité, il voulait me revoir ; pauvre bien-aimé, il fut plus faible que moi.

Vous connaissez la malignité de gens de cour.

LE LÉGAT

Oui, quelques rumeurs sont arrivées jusqu'à moi.

LA COMTESSE

Bref, toute l'ancienne histoire de mon intimité d'enfance avec Lajos circula de nouveau. Toutes les femmes me jalousaient. Il est si beau ! Je ne vivais plus. Tremblant que mon mari, dont la jalousie était féroce, ne se prît de querelle avec le Prince. J'appris que ce dernier conservait encore, comme des reliques, notre correspondance d'autrefois, mes vieilles lettres de jeune fille. Je priai mon confesseur de les lui demander. Lajos eut l'imprudence de m'écrire un billet, où il me suppliait de lui accorder un dernier rendez-vous.

LE LÉGAT

Coupable faiblesse !...

LA COMTESSE

Ce billet fut la cause de tout ; il tomba entre les mains du Comte qui nous surprit ; il y eut alors une terrible querelle, que je revois dans mes cauchemars. Deux nuits après, mon mari m'ayant enfermée à clef dans ma chambre, vers deux heures, un homme frappa à ma fenêtre. Je reconnus Lajos à la clarté de la lune. Il avait appuyé une échelle pour atteindre le balcon. Il entra dans mon appartement ; j'étais morte de peur pour lui... Dieu que j'ai souffert !

LE LÉGAT

De grâce n'insistez point, madame. Cela vous fatigue en vain.

LA COMTESSE

Il le faut, Excellence. (Poursuivant.) Quand je fus remise de ma surprise, le Prince me montra une lettre dans laquelle, contrefaisant

mon écriture, on lui donnait un rendez-vous sous mes fenêtres...

LE LÉGAT, pensif

Je comprends maintenant!... l'honneur interdisait au prince de Szilagyï d'invoquer un alibi ; car il vous eût perdue en présentant la lettre apocryphe, et en faisant connaître qu'il avait passé la nuit dans vos appartements.

LA COMTESSE

Vous l'avez dit. (Poursuivant.) Dans les jours qui suivirent l'arrestation de Lajos et la mort de mon mari, je demeurai comme frappée d'aliénation mentale, ne sachant quel parti prendre, ni vers qui me tourner... Hélas! vous étiez absent, mon père!

LE LÉGAT

Ah ! Que n'ai-je pu vous aider à temps, ma fille !

LA COMTESSE

Les convenances m'interdisaient de communiquer avec celui-la même que l'opinion de tous désignait comme le meurtrier de mon mari, et moi seule pourtant, je croyais pouvoir prouver l'innocence du Prince. Alors je n'hésitai plus, j'obtins une audience secrète de mon Auguste Marraine, et, là, en demandant pardon à Dieu du mensonge, je déclarai avoir été la maîtresse de Lajos, et je donnai à l'impératrice les lettres que je lui avait écrites avant mon mariage; enfin, je jurai que Lajos avait passé toute cette nuit fatale dans ma propre chambre, jusqu'à l'aube.

LE LÉGAT, très ému

Vous avez fait cela ?...

LA COMTESSE

Notre grande Souveraine, que j'aime comme une mère, me traita avec une infinie

bonté, et me dit, hélas ! que ma déclaration était plus dangereuse qu'utile à mon amant, que si j'étais la maîtresse de Lajos, liée à lui depuis l'enfance par la plus profonde des tendresses, lui seul pouvait avoir un intérêt à faire disparaître mon mari. D'autre part, mon noble ami ayant sans doute détruit le faux billet qui pouvait me compromettre, aucune preuve matérielle n'existait du rendez-vous. Tout en respectant le silence obstiné et digne dans lequel s'enfermait Lajos, pour ne pas me perdre, l'Impératrice n'ajouta pas foi à ma déclaration et mon sacrifice devint inutile. (Elle pleure.)

LE LÉGAT

Pauvre, pauvre femme !

LA COMTESSE

Ce coup fut trop rude pour moi, j'étais anéantie : on m'emporta évanouie de l'au-

dience impériale, et je n'ai pu me lever qu'hier. J'ignore ce qui s'est passé dans l'intervalle. Vous qui avez été si bon pour moi, mon père, car mon petit page Aloïs m'a raconté tout ce que vous aviez fait, vous venez m'annoncer que la Cour des Pairs vient de condamner Lajos...

LE LÉGAT

O mon Dieu!...

LA COMTESSE

Par pitié, ne m'abandonnez pas encore, redoublez de zèle et tâchez de fléchir l'impératrice. (Elle s'agenouille.) Vous savez tout à présent, je n'ai plus la force d'en dire plus long: je donnerais ma vie pour sauver le Prince, mais la pensée qu'il puisse douter de ma loyauté, de mon cœur!...

LE LÉGAT

Soyez sans crainte, madame, il connaît votre dévouement.

LA COMTESSE

Hélas! je n'ai pu parvenir jusqu'à lui encore. Pour la centième fois peut-être j'ai envoyé aujourd'hui même mon page, lui porter un mot dans sa prison. L'enfant devait obtenir l'autorisation de voir le prisonnier par l'entremise du Cardinal de Schwarzenberg.

LE LÉGAT

Courage, mon enfant, courage. Abîmez-vous en Dieu, qui console toutes les peines, et quels qu'aient été ses torts envers vous, n'oubliez point cet infortuné, dont vous portez le nom.

LA COMTESSE

Et qui est mort par ma faute, peut-être, oui, mon père.

LE LÉGAT

Priez Dieu, priez pour lui, mon enfant,

comme vous priez pour l'autre : je vais de ce pas au palais.

LA COMTESSE

Dieu vous conduise. (Avec un cri déchirant.) Ah!... s'il doit mourrir, mon père, obtenez que je le voie... Oh ! que je puisse lui parler une dernière fois, et je ferai tout, oui, tout ce que l'on exigera de moi ! (Le Légat sort.)

SCÈNE IV

LA COMTESSE, seule

Quelques torts qu'il ait eu je dois le pardonner ; oui, c'est moi peut-être qui suis la cause de sa mort... (Le gouverneur apparaît se cachant derrière une tenture.) Faut-il que mon amour pour Lajos soit enraciné pour avoir pu étouffer la voix de ma conscience... Pauvre mort, que je revois toujours pâle et sanglant, si tu m'aperçois comme tu dois me blâmer et me juger

mal!... (Lyrique.) Pardonne, ombre désolée...
Écoute, je suis innocente, je ne t'ai pas
menti un instant, et ta haine pour Lajos est
injuste. Je ne sais quelle sombre fatalité a
conduit les fils de ce drame terrible... Apai-
se-toi; ne poursuis pas ta vengeance. S'il te
faut une victime, frappe-moi, mais épargne
Lajos, car nous ne t'avons pas trompé. Dieu
qui voit toute chose, a été témoin de mes
luttés intérieures, et pas une seule fois te
dis-je je n'ai faibli. Tout le reste de ma vie je
prierai pour toi, qui fus sévère et droit avec
moi, et que des apparences mensongères
aveuglaient! Pardonne, pardonne, ô toi qui
m'aimais, et que je n'ai jamais trahi!

SCÈNE V

LE GOUVERNEUR, LA COMTESSE

LE GOUVERNEUR, apparaissant

Suzanne!

LA COMTESSE, épouvantée, avec un grand cri

Mon mari!

LE GOUVERNEUR, avançant, les bras étendus

Suzanne, c'est moi!

LA COMTESSE, reculant

Je deviens folle!... Qui es-tu? (Reconnaissant Otto.)
C'est toi, Otto!... Cette terrible ressemblance
doit être mon châtement! J'ai cru voir appa-
raître le Comte, ton maître avec lequel je
parlais tout haut.

LE GOUVERNEUR

C'est moi, c'est moi, te dis-je, Suzanne!
mais regarde-moi donc de près. (Il veut lui prendre
les mains)

LA COMTESSE, reprise de ses terreurs

Ah! mon Dieu! serait-ce lui?...

LE GOUVERNEUR

Suzanne, n'aie pas peur, tu vas tout savoir! Ton amour pour Lajos me rendait fou!... Tu ne sais pas quelles tortures donne la jalousie! Mais tu es innocente... Mais tu es pure! Je viens de l'entendre!... Mon ange adoré. J'étais dans un enfer, et voici que tu m'ouvres les portes du ciel. (A genoux et pleurant.) Si tu savais tout ce que j'ai souffert, Suzanne!...

LA COMTESSE, reculant épouvantée

Spectre! Lâche-moi... Pardon! pardon!

LE GOUVERNEUR

Suzanne, ne me regarde pas avec horreur! Je suis ton mari, n'aie pas peur de moi, écoute. (Vite.) Le jour même où l'odieux Otto m'apporta le billet du prince de Szilagyî, qui me fit surprendre votre rendez-vous, ce misérable avait découvert un secret, dont la divulgation pouvait me perdre: il fallait qu'Otto

ou moi disparaisse. Ce fut dans ce moment que je vous surpris, et que je me battis avec le Prince. Un mot de ce dernier me fit voir qu'Otto lui avait livré le secret et que j'étais à la merci de deux hommes à la fois!... Fou de terreur et de désespoir, je conçus alors l'inferral projet, que j'ai mis à exécution. Je tenais Otto en mon pouvoir par d'autres liens ; il consentit à fabriquer une fausse clef qui ouvrait la porte du pavillon vert ; j'adressai au Prince pour l'éloigner de chez lui le faux billet que tu connais, et... que Dieu me pardonne, profitant de la ressemblance d'Otto avec moi, nous échangeâmes tous deux de costume, et je le tuai dans la chambre du Prince!... (Il pleure, un temps.) J'ai fait cela par amour pour toi, Suzanne... pour que notre nom restât sans tâche, et parce que l'amour que tu avais pour le Prince, jeune et beau, me mangeait le cœur de jalousie.

LA COMTESSE

Horrible! Horrible!

LE GOUVERNEUR

Oui, je sais que mon crime est épouvantable, plus grand encore que tu ne le crois, Suzanne, parce que... (baissant la voix) Otto était mon propre frère!

LA COMTESSE

Son propre frère...

LE GOUVERNEUR

Oui. Il y a trois ans, aux pieds de l'un des titres de propriété de notre château de Grünenwald, j'ai découvert une attestation de mon père, signée par mes deux oncles, morts avant lui, et où il était déclaré qu'Otto était mon frère, et que je devais le reconnaître comme tel... C'est affreux, n'est-ce pas... Je

n'ai rien dit à Otto... Je connaissais son amour pour ma nièce Irma, dont je suis le tuteur. J'avais la plus ferme intention de les marier de déclarer la vérité à mon frère Otto le jour où j'aurais récupéré la fortune de ma nièce, que j'avais dilapidée pour toi, Suzanne, pour te couvrir de bijoux, comme une souveraine, parce que j'étais fou de ta beauté et que j'eusses vendu mon âme pour te rendre ton sourire perdu !

LA COMTESSE

Horrible ! Horrible !

LE GOUVERNEUR

Aie pitié de moi, Suzanne, pardonne... Tu me dois un peu d'amour, vois-tu, car je me suis damné pour toi, Suzanne !

LA COMTESSE

Horrible ! Horrible !

LE GOUVERNEUR

Oui, j'ai tué mon frère avec le projet diabolique de prendre un jour sa place et de redevenir, avec le temps, à la face du monde, le comte Otto de Silberstein, ton deuxième mari, lorsque j'aurais présenté la volonté écrite de mon père.

LA COMTESSE

Tu as fait cela ? (Avançant sur lui qui recule.)

LE GOUVERNEUR

Oui, par amour pour toi.

LA COMTESSE, même jeu

Tu as tué ton frère ?

LE GOUVERNEUR

Par amour pour toi.

LA COMTESSE, même jeu

Tu a laissé condamner un innocent ?

LE GOUVERNEUR

Par amour pour toi.

LA COMTESSE

Monstre! Tu me fais horreur! (Un temps, puis avec un cri.) Mais alors... on peut encore sauver Lajos! Va donc, dénonce toi, arrache-le au supplice, rends-lui son honneur, je te rendrai mon amour!

LE GOUVERNEUR

Comme tu l'aimes!

LA COMTESSE

Sauve-le, te dis-je, sauve-le, et je ne le reverrai de la vie! Je serai dévouée pour toi...

LE GOUVERNEUR, avec éclat

Et tu vois bien qu'il faut qu'il meure, puisqu'il est tant aimé!

LA COMTESSE, à genoux

Regarde ! Je te supplie à genoux, sauve-le !

LE GOUVERNEUR

Il est trop tard ! (Ironique.) Comme vous avez été maladroits tous les deux ! Mais il n'était que trop facile de prouver l'identité du cadavre d'Otto : pour quoi n'avoir pas cherché la blessure que le Prince m'avait faite à l'épaule, et qui était connue de nous quatre ?

LA COMTESSE

Dieu tout-puissant ! Cela est vrai ! Et dire que personne n'y a pensé ! Mais, tu vas le sauver, toi, tu seras noble et généreux !

LE GOUVERNEUR

Il est trop tard !

LA COMTESSE

Non ! il y a encore le recours en grace !

LE GOUVERNEUR

Le Prince l'a rejeté avant-hier lui-même, sombre et fier, en déclarant que si la cour des Pairs le jugeait capable d'un tel crime, il ne lui restait plus qu'à mourir; mais en réalité c'est parce qu'il doute de toi, de ton amour et qu'il te soupçonne d'avoir trempé dans toute l'affaire, et d'être mon complice!

LA COMTESSE

Tu mens! Tu mens! (Se trainant à genoux.) Ah! par pitié sauve-le! Il y a encore le retour en grâce: c'est aujourd'hui dimanche.

LE GOUVERNEUR

C'est aujourd'hui mardi, la passion t'égare!

LA COMTESSE

O Dieu. Ils m'ont tous trompée! (Un temps; elle se lève avec égarement.) Alors c'est moi-même qui vais te dénoncer! (Elle court vers la porte.)

LE GOUVERNEUR

Tu ne feras pas cela, Suzanne. (Barrant la porte.)

LA COMTESSE, avec désespoir

Arrière, assassin! ou j'appelle au secours!

LE GOUVERNEUR, la prenant par la taille

Tu deviens folle, Suzanne, il n'y a rien à faire!

LA COMTESSE, criant.

A moi! à moi!

(Une détonation d'armes à feu éclate de l'autre côté de la rue.)

LE GOUVERNEUR

Voilà l'exécution!

LA COMTESSE, avec un cri

Le lâche! le lâche! (Elle tombe à terre.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, L'IMPÉRATRICE, DEUX PAGES

UN PAGE, annonçant

Sa Majesté l'Impératrice-Reine!

(Les pages ressortent.)

MARIE-THÉRÈSE

Courage, mon enfant! le grand coupable
vient d'expié sa faute... nous allons prier
Dieu ensemble!...

LA COMTESSE, qui s'est levée, se précipite aux genoux
de l'impératrice

Ah, madame!... quel insigne honneur!

MARIE-THÉRÈSE, désignant le gouverneur

Quel est cet homme?

LA COMTESSE, se levant et avec force

Cet homme! Cet homme, c'est le véritable
meurtrier du comte de Silberstein, mon époux!

LE GOUVERNEUR

Suzanne!

LA COMTESSE

Le Prince était innocent, Madame, cet homme vient de me l'avouer ici.

LE GOUVERNEUR

C'est une infamie, Majesté, elle ment.

MARIE-THÉRÈSE

Que veut dire tout ceci ?

LA COMTESSE

C'est homme est le frère de lait de mon mari. Profitant de sa ressemblance avec le Comte, il a conçu l'odieux projet de l'assassiner pour prendre sa place ! Justice, Majesté, justice ! mon Auguste Marraine !

LE GOUVERNEUR

Femme cruelle et sans cœur, tu m'as trahi!
Et bien, oui, je suis le meurtrier d'Otto. Le
comte de Silberstein, c'est moi!

LA COMTESSE

Mais ne voyez-vous pas, que cet homme est
fou!

MARIE-THÉRÈSE

O mon Dieu, où donc est la vérité, dans
cette affreuse histoire ?

LE GOUVERNEUR, arrachant son pourpoint et découvrant
son épaule blessée

Suzanne! reconnais-tu cette blessure, que
m'a fait ton amant, le prince de Szilagyi?

LA COMTESSE

Serviteur ingrat, assassin de ton maître, te
tairas-tu? O, ma souveraine, justice! justice!

LE GOUVERNEUR, se précipitant sur sa femme un poignard
à la main

C'est l'enfer qui l'aura voulu... Ah! tu ne
reconnais pas ton mari, malheureuse!

MARIE-THÉRÈSE, se jetant entre les deux

Un attentat pareil devant mes yeux! Du
secours, Schwazemberg! Paar! (Des officiers entrent
de tous côtés.)

LA COMTESSE, à son mari

Frappe donc, misérable! Laisse-moi rejoindre
mon mari dans la tombe! Ajouté encore
une troisième victime! Va, je te hais!

LE GOUVERNEUR, laissant tomber le poignard et pleurant

Suzanne! Suzanne! J'ai tout fait par amour
pour toi! (Il baise le bas de sa robe pendant qu'on l'entraîne.)
Pardonne-moi, Suzanne!

LA COMTESSE

Oh! l'imposteur!

LE GOUVERNEUR

Reconnais-moi, Suzanne!

MARIE-THÉRÈSE

Mais emmenez-donc cet homme!

LE GOUVERNEUR

Suzanne! Suzanne! (Eclatant d'un rire de fou.) Cette fois le comte de Silberstein est mort! mort! mort!

LA COMTESSE

Justice est faite! (Elle tombe évanouie.)

FIN

